

L'histoire de la linguistique comme épistémologie : Jakobson contre Saussure

Toutain, Anne-Gaëlle

Laboratoire « Histoire des théories linguistiques » (UMR 7597)
annegaelletoutain@yahoo.fr

1 Introduction

L'histoire de la linguistique n'est pas seulement l'affaire des historiens de la linguistique et des épistémologues. Elle est également celle des linguistes eux-mêmes, qui nous livrent ainsi leur « horizon de rétrospection ». Dans « Histoire des sciences et entropie des systèmes scientifiques. Les horizons de rétrospection », Auroux¹ pose que « [l]a structure de l'horizon de rétrospection est une cause dans la production momentanée de la recherche » (Auroux, 1987 : p. 29), mais également qu'« à l'inverse, la structure du système scientifique détermine celle des horizons de rétrospection » (Auroux, 1987 : p. 29). Il nous semble pour notre part que ces contributions des linguistes à l'histoire de la linguistique sont analysables en termes de problématique, ce que nous nous efforcerons de montrer à travers une comparaison des histoires jakobsonienne et saussurienne de la linguistique. Ce sont là, en effet, des histoires que tout oppose : tandis que Saussure repère une série de ruptures, la représentation jakobsonienne est fondamentalement continuiste ; corrélativement, alors que Jakobson insiste sur la grande ancienneté de la science du langage, la linguistique commence pour Saussure au plus tôt avec la *Grammaire comparée* de Bopp. A la synthèse jakobsonienne (1) répond la rupture saussurienne (2).

2 Synthèse jakobsonienne

S'il importe de faire apparaître, comme marque d'une problématique, cette opposition jakobsonienne à Saussure qui donne son titre au présent article, on trouve néanmoins dans les textes jakobsoniens au moins une référence approuvante à la position saussurienne en matière d'histoire de la linguistique. Jakobson affirme en effet dans « Glosses on the Medieval Insight into the Science of Language » (1968-1973), à propos de l'oubli dont fut selon lui victime au siècle de la grammaire comparée la *Grammaire générale et raisonnée* de Port Royal :

« Saussure répliqua à l'attitude négative des néogrammairiens envers les grammairiens de Port Royal par une négation de la négation, et son infaillible perspicacité quant à la dialectique de l'avancée scientifique nous met en présence d'une continuation prévisible de ce développement dans les récentes discussions acharnées, réévaluations, et éditions critiques de ce manuel "traditionnel". On peut à nouveau rappeler le mot d'ordre de Stravinsky sur le renouveau et la tradition, qui "se développent et se soutiennent l'un l'autre dans un processus simultané". » (Jakobson, 1985a : p. 198 [nous traduisons]).

La notion de « négation de la négation » est cependant projective. Jakobson cite alors² l'affirmation saussurienne du caractère « irréprochable » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 260) du point de vue scientifique adopté par la grammaire traditionnelle, qui est un point de vue purement synchronique là où la linguistique historique du dix-neuvième siècle se caractérisait quant à elle par un point de vue mal délimité, et dont il affirme ainsi qu'il faudra y revenir une fois tirés les enseignements de la linguistique historique. Néanmoins, la distinction saussurienne entre synchronie et diachronie n'a rien d'une synthèse, mais, comme Saussure l'affirme à cet endroit du troisième cours, implique d'une part un point de vue synchronique renouvelé, c'est-à-dire une redéfinition de l'état (comme synchronie d'un système de

valeurs), d'autre part une *opposition* entre ses deux termes, définitoire de la langue comme système de valeurs :

« Après avoir fait de l'histoire linguistique très longtemps et après en avoir trouvé résultats précieux, il faudra revenir au point de vue statique, mais y revenir avec un point de vue renouvelé. Ce sera une des utilités de l'étude historique d'avoir mieux fait comprendre ce qu'était un état. <Donc même pour linguistique statique on gagnera à avoir fait linguistique historique> On aura de toutes façons gagné à avoir fait linguistique historique.

La grammaire traditionnelle ne s'est occupée que de faits statiques ; la linguistique nous a révélé tout le côté historique de la langue. Elle nous a fait connaître un nouvel ordre de faits ; mais ce que nous disons : ce n'est que l'opposition des deux ordres qui est féconde comme point de vue. Il ne faut pas en rester à constater qu'il y a des faits évolutifs et des faits statiques. Il y a lieu de les séparer afin d'en voir complètement le contraste. C'est à quoi nous arrivons.

On ne conteste pas existence des deux ordres, mais on ne les oppose pas suffisamment. » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 260-261).

Cette vision dialectique – ou plus exactement, comme nous le verrons, intégratrice et continuiste – de l'histoire de la linguistique, est de fait proprement jakobsonienne.

La conception jakobsonienne de l'histoire de la linguistique est marquée par une contradiction majeure, qui consiste à affirmer tout à la fois l'existence d'une continuité entre la linguistique contemporaine et la linguistique antérieure et la nouveauté de la linguistique contemporaine, et, plus généralement, à refuser la notion de progrès tout en reconnaissant des lignes générales de développement. Concernant le premier point, le passage le plus remarquable se trouve dans « The Kazan's School of Polish Linguistics and Its Place in the International Development of Phonology » (1958-1960). Jakobson écrit en effet :

« Il ne serait pas exagéré de dire que l'introduction du concept de "phonème" dans la science du langage a constitué un tournant dans le développement de cette branche de la connaissance et a eu une influence décisive non seulement sur la façon de traiter les problèmes phoniques mais aussi sur l'ensemble de la méthodologie de la linguistique. De même que pour beaucoup d'autres principes de la linguistique moderne, l'Antiquité avait déjà esquissé cette découverte, mais on l'oublia ensuite ou on n'en tint pas compte. » (Jakobson, 1973a : p. 199).

Il mentionne ensuite, dans l'ordre, les théories sanskrites du langage, la philosophie grecque (Aristote, Platon, puis Démocrite et Epicure) et les théories médiévales (Saint Thomas d'Aquin), avant de conclure :

« Toutes ces hypothèses fécondes tombèrent toutefois dans un oubli complet et la doctrine universitaire orthodoxe du siècle dernier traita les sons du langage comme de pures données de sens, sans tenir compte des tâches qu'ils remplissent dans le langage. C'est seulement vers la fin du troisième tiers du XIX^e siècle que quelques linguistes virent de nouveau la nécessité d'une approche fonctionnelle des sons du langage. Les grammairiens sanskrits et certaines conceptions des philosophes classiques et scolastiques influencèrent dans une certaine mesure telle ou telle étape des recherches modernes sur le phonème ; mais, au cours des neuf ou dix dernières décennies, des chercheurs de divers pays ont entrepris une recherche immense et neuve, tant sur le plan théorique qu'empirique. » (Jakobson, 1973a : p. 201).

La théorie phonologique apparaît ainsi tout à la fois comme une théorie neuve constituant un tournant dans l'histoire de la linguistique et comme une redécouverte, au moins partielle, d'idées anciennes³. Il faudrait soumettre à la critique l'analyse jakobsonienne de ces théories anciennes du langage, dont la pertinence, eu égard à la lecture projective à laquelle se livre Jakobson, est discutable⁴. Le fait notable, néanmoins, nous paraît être la notion de précurseur, dans la mesure où, comme le soulignait Canguilhem dans sa conférence à Montréal du 28 octobre 1966, « L'objet de l'histoire des sciences », « [l]e précurseur est [...] un penseur que l'historien croit pouvoir extraire de son encadrement culturel pour l'insérer dans un autre, ce qui revient à considérer des concepts, des discours et des gestes spéculatifs ou expérimentaux comme pouvant être déplacés et replacés dans un espace intellectuel où la réversibilité des relations a été

obtenue par l'oubli de l'aspect historique de l'objet dont il est traité. » (Canguilhem, 1968 : p. 181). Cette notion témoigne en effet d'une attention portée exclusivement sur l'objet, au détriment des problématiques. Plus précisément, l'objet jakobsonien est donné, et constitue en tant que tel le support d'un déroulement historique (dès lors au sens empirique, et non épistémologique, du terme).

L'ambivalence de la notion jakobsonienne de progrès apparaît quant à elle de la manière la plus nette dans « Language and Culture » (1967), où Jakobson, qui compare alors significativement de ce point de vue histoire de l'art et histoire des sciences, affirme d'une part que « toute idée de progrès rectiligne est une simplification excessive déroutante » (Jakobson, 1985a : p. 103 [nous traduisons]), comme l'illustre par exemple la supériorité de la sémantique médiévale sur la sémantique moderne, mais également, d'autre part, que « nous ne devons pas oublier ces lignes générales de développement qui nous conduisent toujours plus loin et ouvrent sans cesse de nouvelles perspectives » (Jakobson, 1985a : p. 104 [nous traduisons]). Or, cette contradiction fondamentale, parallèle à celle qui préside à la notion de précurseur, trouve à se résoudre en termes de synthèse. On lit ainsi dans « Results of the Ninth International Congress of Linguists » (1962) :

« La linguistique d'aujourd'hui, dite structurale, s'opposait avec défi à la doctrine traditionnelle. Si nous entendons aujourd'hui des slogans appelant à la réhabilitation de la "grammaire traditionnelle", ce n'est ni un repli ni de l'éclectisme. Dans les termes d'Hegel, on pourrait dire que l'antithèse de la doctrine traditionnelle s'est rendue en une négation de la négation, c'est-à-dire en une synthèse entre le passé immédiat et le passé révolu. Cette réhabilitation du second, qui fut attestée à ce congrès, ne doit pas être mal interprétée comme une imitation ou une restitution exacte du passé invoqué. Les ancêtres reconnaîtraient à peine leurs descendants, même si ces derniers affirment que leur "racines s'ancrent profondément dans la linguistique traditionnelle".

L'intégration dans le temps implique un élargissement significatif de l'horizon. On en trouve des exemples typiques dans la section "Histoire des études linguistiques" de ce congrès. Elle plaide pour la reconnaissance de la continuité pluriséculaire de notre science, cherchant tout particulièrement des précurseurs de la linguistique moderne au siècle des Lumières et à la Renaissance, et poursuivant encore plus loin son chemin rétrospectif jusqu'à l'antique et éternelle science du langage indienne. » (Jakobson, 1971b : p. 595 [nous traduisons]).

On retrouve en effet dans ce passage, en lien avec la notion de précurseur, cette notion de « négation de la négation » que nous avons rencontrée plus haut dans « Glosses on the Medieval Insight into the Science of Language » à propos de l'appréciation saussurienne de la grammaire traditionnelle. En outre, cette synthèse que constitue l'« intégration dans le temps » s'articule sur le langage comme objet donné. Jakobson affirme ainsi également dans « Glosses on the Medieval Insight into the Science of Language », outre, comme dans « Results of the Ninth International Congress of Linguists », que si « [l]a découverte et l'oubli vont ensemble » (Jakobson, 1985a : p. 187 [nous traduisons]), « [à] côté de l'alternance des attractions et des répulsions il existe cependant le phénomène bénéfique de la synthèse, dépourvu de tout éclectisme voué à l'échec » (Jakobson, 1985a : p. 187 [nous traduisons]) et constituant une « étape dialectique supérieure » (Jakobson, 1985a : p. 187 [nous traduisons]), que « [s]eule une croyance superstitieuse dans le progrès rectiligne de la science pourrait mettre en question le fait évident que toute tendance temporaire de la pensée linguistique est orientée vers certains aspects du langage et que dans l'examen de ceux-ci une telle tendance utilise un nombre restreint de combinaisons favorites » (Jakobson, 1985a : p. 186 [nous traduisons]). C'est donc le langage, en tant que totalité de ses « aspects », qui garantit la possibilité de la synthèse. Cette synthèse est par ailleurs rendue possible par le développement de la linguistique, conçu comme développement dialectique :

« Dans ces circonstances, certaines cibles et certaines approches demeurent dans l'ombre, aussi longtemps que le chercheur ne parvient pas à un champ de vision élargi et à une vue plus profonde en se familiarisant avec les questions et les hypothèses de travail qui ont émergé dans le passé récent et révolu et en les mettant à l'épreuve sur le riche matériel rassemblé et accumulé depuis. On peut citer le grand réformateur de la musique de notre siècle : selon Igor Stravinsky, "un *renouveau* n'est fécond que

quand il va main dans la main avec la *tradition*. La dialectique vivante veut que le renouveau et la tradition se développent et se soutiennent l'un l'autre dans un processus simultané.» (Jakobson, 1985a : p. 186) [nous traduisons]).

Le langage jakobsonien apparaît ainsi comme un objet dont l'approfondissement permettra l'unification. Ce fondement sur l'objet est le trait le plus remarquable de l'histoire jakobsonienne de la linguistique, et il faut également citer, à cet égard, cette critique d'une position qui, comme nous l'avons rappelé en introduction, est celle de Saussure :

« Si, cependant, cette école [la linguistique historique du XIX^e siècle] s'est révélée incapable de produire une vaste histoire de la linguistique, la raison s'en trouve dans la réduction erronée de la science linguistique à des questions historiques ou, à proprement parler, généalogiques et dans la conclusion ultérieure que l'histoire de la linguistique scientifique ne commence qu'avec les premières tentatives savantes de s'occuper de ce type de tâches. » (Jakobson, 1985a : p. 186).

Cette critique est en effet significative, dans la mesure où elle implique une analyse en termes de « réduction » de l'objet. Jakobson n'a pas l'idée que l'objet de la linguistique puisse devoir être constitué. Cet objet est pour lui donné et, total et unifié, attend seulement une linguistique dialectique qui puisse l'appréhender comme tel⁵. A cette intégration dans le temps répond ainsi une intégration dans l'espace, qu'il s'agisse des différents types de linguistique ou des rapports de la linguistique avec les sciences connexes. Jakobson affirme ainsi dans « Relations entre la science du langage et les autres sciences » (1970) que « les multiples traitements du langage ne font que refléter la pluralité de ses aspects qui sont complémentaires les uns des autres » (Jakobson, 1973a : p. 11), et cette affirmation se situe dans la lignée de son allocution conclusive à la Conférence des anthropologues et linguistes qui s'est tenue à l'Université d'Indiana en 1952, où il constatait une « nette liquidation de toute espèce d'isolationnisme » (Jakobson, 1963 : p. 26) :

« C'en est fait de ces slogans qui opposaient la linguistique à l'anthropologie, la linguistique de l'hémisphère occidental à celle de l'hémisphère oriental, l'analyse formelle à la sémantique, la linguistique descriptive à la linguistique historique, le mécanisme au mentalisme, et ainsi de suite. Ceci ne veut pas dire que nous nions l'importance de la spécialisation, la nécessité de s'attacher à l'étude de problèmes limités ; mais nous savons qu'il s'agit là seulement de différents modes d'expérimentation, non de points de vue exclusifs. Comme on l'a très bien exprimé ici, nous ne pouvons pas vraiment isoler les éléments, mais seulement les distinguer. Si nous sommes amenés à les traiter séparément au cours du processus de l'analyse linguistique, nous devons toujours nous souvenir du caractère artificiel d'une telle séparation. [...] Ainsi nous nous rendons de mieux en mieux compte que notre but suprême, c'est l'observation du langage dans toute sa complexité. Je dirai, paraphrasant Térence : *Linguista sum : linguistici nihil a me alienum puto.* » (Jakobson, 1963 : p. 26).

Il était alors question, en lien avec la spécificité du colloque, non seulement de linguistique, mais également d'anthropologie. On lira de même ensuite dans « Relations entre la science du langage et les autres sciences » :

« Les études qui se font actuellement sous des étiquettes variées telles que "sociolinguistique", "linguistique anthropologique" et "ethnolinguistique" représentent une réaction saine contre les survivances encore fréquentes de la tendance saussurienne à circonscrire les tâches et les objectifs de la recherche linguistique. Il ne faudrait pourtant pas qualifier de "pernicieuses" ces restrictions imposées par des linguistes travaillant isolément ou en équipe aux buts et objectifs de leurs propres recherches ; il est parfaitement légitime de privilégier certains secteurs étroitement définis de la linguistique, de s'imposer un objet d'études bien délimité et de se cantonner dans une spécialisation rigoureuse. Mais ce serait une erreur dangereuse que d'envisager tous les autres aspects du langage comme des questions linguistiques secondaires ou même superflues et, en particulier, d'essayer d'exclure ces thèmes de la linguistique proprement dite. » (Jakobson, 1973a : p. 37).

C'est en outre également en termes de dialectique entre autonomie et intégration que sont conçus les rapports de la linguistique aux autres sciences du langage, de manière d'ailleurs relativement confuse, puisqu'il s'agit tout à la fois d'un objet total, conçu comme « système de systèmes », et d'objets analogues justifiant une méthode commune, méthode dans la constitution de laquelle la linguistique aura joué un rôle-pilote⁶. Jakobson prend ainsi le contre-pied de la « tendance saussurienne à circonscrire les tâches et les objectifs de la recherche linguistique ». Un peu plus bas dans « Relations entre la science du langage et les autres sciences », il évoquera plus précisément les « tendances saussuriennes récemment reprises et ranimées, à limiter l'analyse au code seul (langue, compétence), en dépit de l'unité dialectique indissoluble de la langue et de la parole (code/message, compétence/performance) » (Jakobson, 1973a : p. 38), mention qui n'est pas sans rappeler la mise en valeur jakobsonienne des « antinomies » saussuriennes, par exemple dans ce même texte⁷, où il affirme :

« L'éclairage constamment dirigé sur les antinomies “qu'on rencontre dès qu'on cherche à faire la théorie du langage” est l'un des principaux apports du *Cours*. Il importait de prendre conscience de ces oppositions, mais tant qu'elles demeuraient sans solution, l'intégrité et l'unité de la linguistique se trouvaient en danger. Selon Husserl, il fallait aller au-delà “des vues partielles ou de l'inadmissible élévation au rang d'absolu de conceptions unilatérales qui ne sont justifiées que d'une manière relative et abstraite” ; les efforts progressifs tendant à surmonter ces “dualités internes” et à en faire la synthèse marquent en réalité la linguistique postsaussurienne. » (Jakobson, 1973a : p. 17-18).

En regard, la linguistique structurale, qui constitue selon lui, en dépit de différences de surface, un paradigme unifiant l'ensemble de la linguistique contemporaine⁸, lui apparaît comme celle de l'unification, synthèse entée sur son caractère novateur, et l'on retrouve dans cette représentation, soutenues par le langage comme objet totalisant, la notion de ligne de développement et la résolution de la contradiction constitutive de l'histoire jakobsonienne de la linguistique. On lit ainsi notamment dans « Efforts toward a Means-Ends Model of Language in Interwar Continental Linguistics » (1962) :

« *Le Sturm und Drang* à travers lequel la linguistique, comme tant d'autres domaines de connaissances, est passé dans les années d'entre les deux guerres, a fait place au travail entrepris à une vaste échelle par notre époque sur les fondements d'une science du langage exacte et approfondie. Il s'agit d'un travail collectif et responsable où les anciennes différences entre écoles de chaque pays ou même de chaque continent perdent petit à petit leur particularité. De même, de nombreuses discussions sectaires récentes entre écoles différentes donnent soudain l'impression d'appartenir à un lointain passé. » (Jakobson, 1973 : p. 316-317).

Dans « Relations entre la science du langage et les autres sciences⁹ », Jakobson oppose par ailleurs la linguistique moderne (structurale), comme tendance unitaire, à l'hétérogénéité des principes caractérisant la linguistique du XIX^e siècle, le structuralisme étant caractérisé comme une « ère nouvelle dans la science du langage » (Jakobson, 1973a : p. 17).

Il apparaît ainsi que, bien plutôt qu'à un type d'histoire de la linguistique, la synthèse jakobsonienne renvoie à un mode particulier d'appréhension de l'objet de la linguistique : s'il faut parler de synthèse jakobsonienne, c'est en tant qu'elle s'articule sur un objet unificateur. Le langage jakobsonien, objet donné, fonctionne comme un support de la linguistique, point de référence pour une extension indéfinie de celle-ci¹⁰. C'est là, comme l'affirme Jakobson lui-même dans le « Retrospect » des *Selected Writings VI* (1982), la « mission du langage » :

« Pour ma part, j'ai toujours été fasciné par cette mission du langage, d'unifier en un sens nouveau et suggestif des phénomènes apparemment sans rapport. » (Jakobson, 1984a : p. 65).

Comme le souligne Milner dans son étude « A Roman Jakobson ou le bonheur par la symétrie », c'est là le « geste propre » (Milner, 2002 : p. 136) jakobsonien. Il nous semble néanmoins que ce caractère hyperbolique de la démarche jakobsonienne ne doit pas masquer la problématique empirique qui la constitue, et qui la distingue fondamentalement de la démarche saussurienne, au-delà d'une simple

différence de « style ». De fait, l'histoire saussurienne de la linguistique, faite de ruptures, est de même l'expression d'une problématique spécifique : en regard de la synthèse jakobsonienne, il faut parler de la rupture saussurienne, rupture consistant en la constitution de l'objet de la linguistique.

3 Rupture saussurienne

Jakobson insiste à quelques reprises sur l'ancienneté de la science du langage. Dans « Glosses on the Medieval Insight into the Science of Language » (1968-1973), il dénonce ainsi la « croyance invétérée et largement répandue que la linguistique appartient aux sciences jeunes, et même aux sciences les plus jeunes » (Jakobson, 1985a : p. 185 [nous traduisons]), affirmant au contraire que « [l]a science du langage est une des plus anciennes, peut-être même la plus ancienne branche de la connaissance systématique, ou, selon les adages scolastiques répétés, *scientia lingua est prima naturaliter et ceterarum omnium artium nutritrix antiquissima* » (Jakobson, 1985a : p. 185-186 [nous traduisons]). On lit de même dans « Relations entre la science du langage et les autres sciences » :

« Contrairement à toutes les autres sciences de l'homme et à certaines sciences naturelles d'origine relativement récente, l'étude du langage est l'une des branches de la connaissance qui remonte aux temps les plus reculés. » (Jakobson, 1973a : p. 26).

Cette ancienneté s'explique d'une part par la nature de la linguistique :

« L'origine première de la science linguistique est tout à fait explicable. Le langage, quand on l'utilise pour parler du langage, est appelé métalangage ; le discours des linguistes sur le langage est une mise en œuvre élaborée du métalangage, et puisque, en outre, toute acquisition progressive du langage par l'enfant est indispensablement couplée avec une maîtrise de l'usage du métalangage, de telles réflexions primordiales sur le langage favorisent et conduisent à l'émergence d'une véritable investigation du code verbal. » (Jakobson, 1985a : p. 186 [nous traduisons]).

Elle s'explique d'autre part par la nature du langage lui-même, que Jakobson met en exergue dans « Verbal Communication » (1972) :

« Le langage est le véhicule spécifiquement humain de l'activité de l'esprit et de la communication. Il est naturel que l'étude de cet instrument précis et efficace fasse partie, comme les rudiments des mathématiques, des plus anciennes sciences. » (Jakobson, 1973a : p. 77).

Les premières réalisations linguistiques sont des grammaires¹¹ et, selon Jakobson, « [t]oute forme d'écriture, soit logographique, soit syllabique ou plus largement alphabétique, est en elle-même une manifestation de l'analyse linguistique » (Jakobson, 1985a : p. 186 [nous traduisons]). Ce sont là, néanmoins, des analyses d'idiomes, et ces explications de l'ancienneté de la linguistique – de même que, dans « Relations entre la science du langage et les autres sciences », la notion de « conscience originaire¹² » – sont extrêmement remarquables, dans la mesure où elles témoignent de l'ancrage de la linguistique jakobsonienne dans la connaissance commune : le langage n'est mis à distance que dans le cadre d'une prise de conscience qui l'objective (ou, lorsqu'il s'agit de sa nature, dans celle d'une interrogation touchant son origine¹³), mais n'est pas constitué comme objet. Saussure affirme quant à lui dans la « Note pour un article sur Whitney » (1894) :

« L'impression générale qui se dégage des ouvrages de Whitney est qu'il suffit du sens commun – du sens commun d'un homme familier avec [] – soit pour faire évanouir tous les fantômes, soit pour saisir dans leur essence les []
Or cette conviction n'est pas la nôtre. Nous sommes au contraire profondément convaincu que quiconque pose le pied sur le terrain de la *langue* peut se dire qu'il est abandonné par toutes les analogies du ciel et de la [terre] C'est précisément pourquoi on a pu faire sur la langue d'aussi fantaisistes constructions que celle que démolit Whitney, mais aussi pourquoi il reste beaucoup à dire dans un autre sens » (Saussure, 2002a : p. 220).

De fait, la théorisation saussurienne de la langue s'inscrit en rupture avec la connaissance commune, dans la mesure où elle rompt avec le donné de l'idiome pour définir la langue comme un fonctionnement dont son et sens, en tant que linguistiques, sont les effets, et constituer ainsi une étiologie des idiomes et du langage dont ces derniers sont la manifestation. La définition saussurienne de la langue comme système de signes, au sens d'un système de valeurs, implique en effet de rompre avec toute représentation en termes de positivité : dans la mesure où elles sont des valeurs, les entités linguistiques sont oppositives, relatives et négatives, la positivité n'étant qu'illusion¹⁴ ou effet de langue. La langue saussurienne est articulation de la pensée dans la matière phonique, et les idiomes le résultat ou la manifestation de cette articulation, c'est-à-dire du fonctionnement définitoire de la langue, qui est division-combinaison. Citons notamment cette proposition du deuxième cours :

« [...] il ne faut pas tomber dans l'idée banale que le langage est un moule : c'est le considérer comme quelque chose de fixe, de rigide alors que la <matière phonique est aussi> chaotique en soi que la pensée. <Ce n'est pas du tout cela : ce n'est pas la matérialisation de ces pensées par un son qui est un phénomène utile,> c'est le fait <en quelque sorte> mystérieux que la pensée-son implique des divisions qui sont les unités finales de la linguistique. [...] Le terrain de la linguistique est le terrain commun <qu'on pourrait appeler dans un sens très large le terrain> des articulations, c'est-à-dire des "articuli", des petits membres dans lesquels la pensée prend conscience <(valeur ? B.)> par un son. » (Saussure, 1997 : p. 21).

L'opposition entre négativité et positivité est également très nettement exposée dans le troisième cours¹⁵ :

« On peut exprimer autrement encore ce que nous avons dit en groupant autour du terme valeur, – en posant ce principe : il n'y a dans la langue (c'est-à-dire dans un état de langue) que des différences. Différence implique pour notre esprit deux termes positifs entre lesquels s'établit la différence. <Mais le paradoxe est que :> dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs. Là est la vérité paradoxale. Il n'y a du moins de différences que si l'on parle soit des significations soit des signifiés ou des signifiants. <Quand on arrivera aux termes eux-mêmes, résultant de rapports, entre signifiant et signifié>, on pourra parler d'oppositions. [...] Grâce à ce que les différences se conditionnent les unes les autres, nous aurons quelque chose pouvant ressembler à des termes positifs par la mise en regard de telle différence de l'idée avec telle différence du signe. On pourra alors parler de l'opposition des termes et donc ne pas maintenir qu'il n'y a que des différences <à cause de cet élément positif de la combinaison> » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 288-289).

A cette problématique fondamentalement théorique répond une histoire de la linguistique retraçant la constitution progressive d'un objet. On trouve dans chacun des trois cours des affirmations analogues à celle de la « Note pour un article sur Whitney ». On lit tout d'abord en ouverture du premier cours :

« En partant d'un principe intérieur on pourrait définir la linguistique : la science du langage ou des langues. Mais alors la question se pose immédiatement : qu'est-ce que le langage ? Or même pour un linguiste qui a une vue d'ensemble de sa science il est très difficile de déterminer la nature du phénomène linguistique de la langue. Il serait illusoire de le tenter de prime abord et dans les courts instants dont nous disposons. » (Saussure, 1996 : p. 1).

Ce premier cours ne propose pas d'histoire de la linguistique, mais, tout d'abord, une définition de la linguistique « de l'extérieur en la considérant dans ses tâtonnements progressifs par lesquels elle prend conscience d'elle-même en établissant ce qui n'est pas elle » (Saussure, 1996 : p. 1), définition qui est « une démarcation <périphérique> entre la linguistique <et> les autres sciences par les rapports qu'elle a avec celles-ci, aussi <bien> les divergences que les contacts » (Saussure, 1996 : p. 1), puis une « analyse des erreurs linguistiques » (Saussure, 1996 : p. 3), dont la justification est remarquable :

« C'est considérer la science qui nous occupe dans ses négations. Les erreurs linguistiques sont aussi bien ce que Bacon appelle les cavernes (malentendus) linguistiques que les idoles de la linguistique. » (Saussure, 1996 : p. 3).

On lira de même dans le deuxième cours¹⁶ :

« La première [période de la linguistique indo-européenne] peut paraître maintenant archaïque, même fossile ; mais <elle reste instructive :> les erreurs ou les idées fausses <que se donne une> science <dans ses débuts> ne sont que la reproduction en grand des erreurs qui s'offrent tout naturellement à l'individu. Nous examinerons donc <aussi cette première période, pour voir comment la linguistique est arrivée à comprendre son objet.> » (Saussure, 1997 : p. 72)

puis de nouveau dans le troisième :

« [...] les idées réellement rationnelles, approuvables, la conception à laquelle la linguistique a fini par arriver, n'est nullement de celles qui s'offrent dès le premier coup d'œil.

Il n'y a aucun domaine qui, plus que la langue, ait donné lieu à des idées chimériques et absurdes. Le langage est un objet de mirages de toutes espèces. Les erreurs faites par le langage sont ce qu'il y a de plus intéressant, psychologiquement parlant. Chacun laissé à lui-même se fait une idée très éloignée de la vérité sur les phénomènes qui se produisent dans le langage. Il est donc également de ce côté-là légitime à la linguistique qu'elle puisse aujourd'hui se croire en état de rectifier beaucoup d'idées, de porter la lumière là où la généralité des hommes d'étude seraient très facilement enclins à se tromper, à commettre les erreurs les plus graves. » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 86).

Saussure reconnaît ici le « primat théorique de l'erreur » (Canguilhem, 1957 : p. 4) si nettement affirmé par Bachelard, selon qui toute connaissance est une erreur rectifiée, de sorte que toute épistémologie est nécessairement historique¹⁷. Corrélativement, l'histoire saussurienne de la linguistique, telle qu'en témoignent les deux derniers cours, nous donne à lire la constitution progressive d'un objet. Dans le deuxième cours¹⁸, il s'agit exclusivement de la linguistique indo-européenne, dans laquelle Saussure distingue deux grandes périodes, que l'on peut caractériser en parlant de grammaire comparée d'une part, et de linguistique historique d'autre part. Comme dans la première conférence à l'université de Genève (1891)¹⁹, Saussure fait remonter la « fondation de> la linguistique » (Saussure, 1997 : p. 72) à la *Grammaire comparée* de Bopp. Cet ouvrage marque en effet la découverte d'un nouvel objet : l'étude du « phénomène de la diversité des idiomes dans leur parenté » (Saussure, 1997 : p. 74), la comparaison des langues, permettant l'explication des formes. La grammaire comparée se caractérise néanmoins, outre par cette découverte, par toute une série de conceptions absurdes, dues à une perspective exclusivement comparative. La période néogrammatrice est en revanche celle où, « <après un examen attentif des faits,> ayant reconnu son objet, <en possession à peu près de sa méthode, une direction toute nouvelle est donnée à cette science.> » (Saussure, 1997 : p. 72). En particulier, avec les néogrammatriciens, la linguistique devient historique et reconnaît dans la langue un « produit de l'esprit humain » (Saussure, 1997 : p. 93), là où dans la première période, « [o]n se représentait la langue dans une sphère indéfinissable <comme une sorte de végétation> » (Saussure, 1997 : p. 93). Dans le troisième cours²⁰, Saussure remonte beaucoup plus haut dans le temps, tout en avançant l'avènement de la linguistique. Il distingue en effet « trois phases, soit trois directions suivies historiquement par ceux qui ont vu dans la langue un objet d'étude » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 83), après quoi est venue « une linguistique proprement dite, consciente de son objet » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 83). Ces trois phases prélinguistiques sont la grammaire, dont le caractère normatif « exclut depuis le principe une vue supérieure sur ce qu'est le phénomène de la langue dans son ensemble » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 83), la philologie, qui apporte un principe nouveau, « la méthode de l'esprit critique en présence des textes » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 83), mais sans encore traiter la langue dans « l'esprit de la linguistique » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 83), et la grammaire comparée, « dénuée autant que les précédentes [phases] d'un point de vue sur la langue, en tout cas d'un point de vue juste, approuvable et raisonnable » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 84). Celle-ci fit place à « une linguistique comprenant la grammaire comparée et lui donnant une autre direction » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 84), la linguistique historique, dont Saussure dénoncera néanmoins l'insuffisance. Cette dénonciation est lisible dans presque tous les développements relatifs à la distinction synchronie/diachronie²¹. Elle l'est par ailleurs, plus généralement, au travers de la définition saussurienne de la langue, à laquelle introduit

précisément cette histoire de la linguistique placée en ouverture du cours²², qui s'achève de la manière suivante :

« La linguistique peu à peu préparée ainsi est une science dont nous empruntons la définition au Dictionnaire de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas : “étude scientifique des langues”, ce qui est satisfaisant, mais c'est dans ce mot scientifique qu'est la distinction avec toute étude antérieure.

Qu'a-t-elle devant soi : 1^o) comme matière, 2^o) comme objet ou tâche ? » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 84-85).

Suit en effet la distinction entre langue et langage, qui constitue la langue comme objet de la linguistique.

Ces différents développements sont repris dans le *Cours de linguistique générale*, qui reprend le titre de ce chapitre du troisième cours : « Coup d'œil sur le développement de la linguistique », premier chapitre de l'introduction, suivi d'un chapitre intitulé « Matière et tâche de la linguistique ; ses rapports avec les sciences connexes²³ » et lui-même suivi d'un troisième chapitre consacré à l'« Objet de la linguistique », où se trouve notamment introduite la distinction entre langue et parole. Or, cette mise en forme du *Cours de linguistique générale* suscita dans « La théorie saussurienne en rétrospection » (1942) cette critique de Jakobson :

« Nous commencerons notre aperçu [du *Cours de linguistique générale*] par le troisième chapitre du *Cours*, intitulé “Objet de la linguistique”. Tout en combattant la prédominance de l'historicisme dans la linguistique orthodoxe du XIX^e siècle, Saussure succombe dans ce cas (comme dans certains autres) à la tradition combattue. On se souviendra de la thèse de Masaryk, qui dans sa résistance contre l'abus d'historicisme, s'inspirait d'une part comme Saussure de l'idée de la sociologie statique remontant à Comte et d'autre part de l'enseignement du philosophe Brentano sur la psychologie génétique. Déjà dans les années quatre-vingt Masaryk avait soutenu la thèse selon laquelle l'étude d'un objet doit précéder l'étude de son histoire, car pour réellement comprendre les changements, il faut savoir ce qui les subit. Ce n'est qu'après avoir analysé avec Saussure l'objet déterminant que nous pourrions aborder l'histoire de cette science telle que la voit ce savant. De même, si le chapitre sur les rapports de la linguistique avec les sciences connexes précède dans le cours étudié le paragraphe intitulé “Place de la langue dans les faits humains”, cet ordre se heurte à la logique. Il est évident que la place de la linguistique se trouve déterminée par la place de la langue parmi les phénomènes connexes. » (J.Thé. : p. 398).

Cette critique nous semble remarquable, en ce que s'y donne à nouveau à lire le donné de l'objet jakobsonien : loin que l'objet de la linguistique se soit historiquement constitué, il doit servir de point de référence pour l'histoire de la linguistique ; de même, au lieu de la constitution saussurienne d'un point de vue proprement linguistique, les rapports de la linguistique aux sciences connexes sont déterminés par la nature du langage. Apparaît ainsi en pleine lumière la nature de l'opposition de Jakobson à Saussure : bien plutôt que de deux histoires de la linguistique, il s'agit ici de deux problématiques, celle, empirique de Jakobson, avec laquelle Saussure avait pourtant rompu, et la perspective théorique de Saussure.

4 Conclusion

S'opposent donc ici, avec les histoires saussurienne et jakobsonienne de la linguistique, certes, deux « horizons de rétrospection », mais également, et surtout, deux constructions de l'objet de la linguistique. Aussi ne s'agit-il pas de jouer l'histoire saussurienne contre l'histoire jakobsonienne, problème d'historiographie et d'épistémologie de la linguistique, mais de constater que l'opposition jakobsonienne à Saussure est fondamentalement épistémologique : résistance d'une problématique présaussurienne, dont l'objet est sans histoire dans la mesure où il est donné. Quoi qu'il faille penser de la pertinence de l'histoire saussurienne de la linguistique, cette différence de problématique implique néanmoins deux mises en œuvre distinctes de l'histoire des sciences : si l'histoire saussurienne de la linguistique est en son essence épistémologique, son pendant jakobsonien est quant à lui nécessairement empirique.

Références bibliographiques

- ARISTOTE (1990 [2011]). *Poétique*. Paris : Le Livre de Poche.
- AUROUX, S. (1987). « Histoire des sciences et entropie des systèmes scientifiques. Les horizons de rétrospection », in Schmitter, P. (éd.), *Geschichte der Sprachtheorie*, 1- Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik. Analysen und Reflexionen, p. 20-42. Tubingue : Gunter Narr Verlag.
- BROUGH, J. (1951). « Theories of General Linguistics in the Sanskrit Grammarians », in *Transactions of the Philological Society*, vol. L, fasc. 1, p. 27-46. Oxford : Basil Blackwell.
- CANGUILHEM, G. (1957). « Sur une épistémologie concordataire », in *Hommage à Gaston Bachelard*, Études de philosophie et d'histoire des sciences, p. 3-12. Paris : Puf.
- CANGUILHEM, G. (1968²⁴ [2002]). *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- CHISS, J.-L. & PUECH, C. (1999). *Le Langage et ses disciplines XIX^e-XX^e siècles*. Paris, Bruxelles : Duculot.
- JAKOBSON, R. (1931a). « Les unions phonologiques de langues », in *Le Monde slave*, n. s., n° VIII, I, 1, p. 371-378. Paris : Librairie Félix Alcan.
- JAKOBSON, R. (1963 [2003]). *Essais de linguistique générale*, I. Les fondations du langage. Paris : Les Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1966a). « A la recherche de l'essence du langage », in *Problèmes du langage*, p. 22-38. Paris : Gallimard.
- JAKOBSON, R. (1966b). « Retrospect », in *Selected Writings*, IV, p. 637-704. La Haye, Paris : Mouton.
- JAKOBSON, R. (1969a [2005]). *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1969b). « Le travail de "l'École de Prague" », in *Change*, n° 3, p. 93-97. Paris : Seuil.
- JAKOBSON, R. (1969e). « Un exemple de migration de termes migratoires et de modèles institutionnels à propos du cinquantième anniversaire du Cercle linguistique de Moscou », in *Tel Quel*, n° 38, p. 23-31. Paris : Seuil.
- JAKOBSON, R. (1970a). « Un exemple de migration de termes et de modèles institutionnels (Pour le cinquantième anniversaire du Cercle linguistique de Moscou) », in *Tel Quel*, n° 41, p. 95-103. Paris : Seuil.
- JAKOBSON, R. (1971a²⁵). *Selected Writings*, I. La Haye, Paris : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1971b). *Selected Writings*, II. La Haye, Paris : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1973a [1979]). *Essais de linguistique générale*, II. Rapports internes et externes du langage. Paris : Les Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1973b). *Questions de poétique*. Paris : Seuil.
- JAKOBSON, R. (1975a). *Coup d'œil sur le développement de la sémiotique*. Bloomington : Indiana University.
- JAKOBSON, R. (1975b). « Les règles des dégâts grammaticaux », in Kristeva, J., Milner, J.-C. & Ruwet, N. (dir.), *Langue, discours, société*, p. 11-25. Paris : Seuil.
- JAKOBSON, R. (1975c). « Sur la spécificité du langage humain », in *L'Arc*, n° 60 (*Roman Jakobson*. Sémiologie, poétique, épistémologie), p. 3-8. Aix-en-Provence : L'Arc.
- JAKOBSON, R. (1975d). « Der grammatische Aufbau der Kindersprache », in Holenstein, E. (dir.), *Von der Hintergebarkeit der Sprache*, p. 171-186. Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp.
- JAKOBSON, R. (1976 [1991]). *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1979). « Retrospect », in *Selected Writings*, V, p. 569-601. La Haye, Paris, New York : Mouton.
- JAKOBSON, R. (1981). *Selected Writings*, III. La Haye, Paris, New York : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1982). « Einstein et la science du langage », in *Le Débat*, n° 20, p. 131-142. Paris : Gallimard.
- JAKOBSON, R. (1984a [1985]). *Une vie dans le langage*. Paris : Les Éditions de Minuit.

- JAKOBSON, R. (1984b). *Russian and Slavic Grammar*. Berlin, New York, Amsterdam : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1985a). *Selected Writings*, VII. Berlin, New York, Amsterdam : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1985b). « Retrospect », in *Selected Writings*, VI, p. 889-897. Berlin, New York, Amsterdam : Mouton.
- JAKOBSON, R. (1988a). *Selected Writings*, VIII. Berlin, New York, Amsterdam : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1988b). « Problems of Language in Masaryk's Writings », in Novák, J. (éd.), *On Masaryk*, p. 55-80. Amsterdam : Rodopi.
- JAKOBSON, R. (1996). « Préface au livre de Troubetzkoy *L'Europe et l'humanité* », in *L'Europe et l'humanité*, p. 37-44. Liège : Mardaga.
- JAKOBSON, R. & POMORSKA K. (1980). *Dialogues*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. & WAUGH, L. (1980). *La Charpente phonique du langage*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- LE COURT, D. (1969 [2002]). *L'Épistémologie historique de Gaston Bachelard*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- MANTHEY, F. (1937). *Die Sprachphilosophie des hl. Thomas von Aquin und ihre Anwendung auf Probleme der Theologie*. Paderborn : Verlag Ferdinand Schöningh [Dubuque, Iowa : Wm. C. Brown Reprint Library].
- MILNER, J.-C. (2002). *Le Périphe structural*. Figures et paradigme. Paris : Seuil.
- PLATON (2002). *Philèbe* (ou *Du plaisir* ; genre éthique). Paris : GF Flammarion.
- PUECH, C. (1997). « Benveniste et la représentation de la "discipline linguistique" », in *Emile Benveniste vingt ans après*, numéro spécial de *LINX*, p. 385-396. Université Paris X-Nanterre : Centre de recherches linguistiques.
- SAUSSURE, F. (de) (1972 [1995]). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SAUSSURE, F. (de) (1967/1974). *Cours de linguistique générale*. Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- SAUSSURE, F. (de) (1996). *Premier Cours de linguistique générale (1907)*, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger. Oxford, New York, Séoul, Tokyo : Pergamon.
- SAUSSURE, F. (de) (1997). *Deuxième Cours de linguistique générale (1908-1909)*, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois. Oxford, New York, Tokyo : Pergamon.
- SAUSSURE, F. (de) (2002). *Écrits de linguistique générale*²⁶. Paris : Gallimard.
- SAUSSURE, F. (de). (2011). *Science du langage. De la double essence du langage*. Édition des *Écrits de linguistique générale* établie par René Amacker. Genève : Droz.
- SAUSSURE, F. (de) & CONSTANTIN, E. (2005). « Ferdinand de Saussure : Notes préparatoires pour le cours de linguistique générale 1910-1911, Emile Constantin : Linguistique générale. Cours de M. le professeur de Saussure 1910-1911 », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 58, p. 83-289. Genève : Droz.
- SERIOU, P. (1999). *Structure et totalité*. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale. Paris : Puf.
- TOUTAIN, A.-G. (2012). « Montrer au linguiste ce qu'il fait. » *Une analyse épistémologique du structuralisme européen (Hjelmslev, Jakobson, Martinet, Benveniste) dans sa filiation saussurienne*. Paris IV-Sorbonne : Thèse de doctorat. Publication en ligne sur E-Sorbonne : http://www.e-sorbonne.fr/sites/www.e-sorbonne.fr/files/theses/TOUTAIN_Anne-Gaëlle_2012_Montrer-au-linguiste-ce-qu-il-fait.pdf et sur Archives ouvertes : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00788676>.
- TOUTAIN, A.-G. (2014). *La Rupture saussurienne. L'Espace du langage*. Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant.

¹ Voir par ailleurs notamment pour une utilisation de cette notion dans le champ qui nous concerne ici, Chiss & Puech (1999) et Puech (1997).

² Jakobson renvoie à l'édition d'Engler (Saussure, 1967 : p. 183 sq.). Voir Jakobson (1985a) : p. 198, note 63. Notons qu'il modifie légèrement le propos saussurien en substituant « La base de la grammaire de Port Royal » à « la base de la grammaire classique » (Saussure, 1967 : p. 184).

³ On lira de même ensuite dans *The Sound Shape of Language* (1977-1978) : « D'une manière générale, le passé est riche en aperçus remarquables, d'ordre théorique et empirique, dont beaucoup, après des siècles de dédain et d'oubli, resurgissent tout à coup, souvent sans référence à l'original, pour donner naissance à des propositions neuves et fructueuses. » (Jakobson & Waugh, 1980 : p. 21). Il s'agit alors de la « thèse stoïcienne, vieille de deux mille ans, selon laquelle le signe *sēmeion*, est une entité formée par la relation entre le *sēmainon* ("signifiant") et le *sēmainomenon* ("signifié") » (Jakobson & Waugh, 1980 : p. 21), que Saussure se serait contenté de reprendre. C'est là une affirmation extrêmement récurrente dans le corpus jakobsonien, Jakobson convoquant également, entre autres, Saint Augustin et les scolastiques, et qui est doublement fautive : aussi bien concernant ces diverses théories anciennes du signe que concernant la théorie saussurienne. Voir Toutain (2012) : p. 1187-1201.

⁴ Pour les théories sanskrites du langage, voir par exemple l'article de John Brough auquel Jakobson se réfère dans « The Kazan's School of Polish Linguistics and Its Place in the International Development of Phonology » et dans *The Sound Shape of Language*, en particulier Brough (1951) : p. 36, 37-41 et 43. Concernant Aristote, Jakobson renvoie à la *Poétique* (voir Aristote, 1990 : p. 115-116), et concernant Platon au *Philèbe* (voir Platon, 1995 : p. 90-94). Enfin, sur Thomas d'Aquin, on peut consulter l'ouvrage sur lequel s'appuie Jakobson (également dans « The Kazan's School of Polish Linguistics and Its Place in the International Development of Phonology » et *The Sound Shape of Language*), *Die Sprachphilosophie des hl. Thomas von Aquin und ihre Anwendung auf Probleme der Theologie* (voir Manthey, 1937 : p. 102 et 103).

⁵ Nous rejoignons ici (pour ce qui concerne Jakobson) l'analyse de Sériot dans *Structure et totalité*, qui pose que « [l]e structuralisme de Jakobson et de Troubetzkoy est une pensée du *lien*, [...] au sens de mise en relation d'éléments apparemment sans rapport, existant indépendamment les uns des autres, et connaissables en soi, en attente de la *méthode du liage* qui va en faire apparaître les inextricables liens. » (Sériot, 1999 : p. 300).

⁶ Voir Jakobson & Pomorska (1980) : p. 41 puis 66-68, et surtout Jakobson (1985a) : p. 102 ainsi que Jakobson (1973a : p. 24-26).

⁷ Mais voir également notamment dans « Jan Baudouin de Courtenay » (1929) : Jakobson (1971b) : p. 391, et surtout dans *The Sound Shape of Language* : Jakobson & Waugh (1980) : p. 286.

⁸ Voir dans « Relations entre la science du langage et les autres sciences » : « A première vue, la théorie linguistique de notre temps paraît se distinguer par un ensemble étonnamment varié et disparate de doctrines opposées. Comme toute époque d'expérimentation et d'innovation, la période actuelle de réflexion sur le langage a été marquée par des luttes serrées et des controverses tumultueuses. Cependant, un examen minutieux et objectif de toutes ces croyances sectaires et de toutes ces polémiques véhémentes fait apparaître un ensemble essentiellement monolithique sous les divergences frappantes des termes, des formules et des artifices techniques. Pour employer la distinction entre structures latentes et structures apparentes, aujourd'hui courante dans la phraséologie linguistique, on peut affirmer que la plupart de ces contradictions prétendument inconciliables semblent être limitées à la surface de notre science, tandis que, dans ses fondations profondes, la linguistique des dernières décennies révèle une remarquable uniformité.

[...] L'étude de la structure verbale est l'objectif incontestable de la linguistique contemporaine sous tous ses aspects, et les principes cardinaux de cette étude structurale (ou nomothétique) du langage qui sont communs à toutes les nuances et à tous les secteurs de cette recherche peuvent être définis comme les idées conjuguées d'*invariance* et de *relativité*. » (Jakobson, 1973a : p. 10-11).

⁹ Voir Jakobson (1973a) : p. 11 puis 16-17. Voir également Jakobson (1973a) : p. 313-314.

¹⁰ C'est ainsi par leur rapport au « langage » que Jakobson justifie l'inclusion des études aphasiques ou de la poétique dans la linguistique. Voir notamment Jakobson (1969a) : p. 105 et Jakobson (1963) : p. 43 et 248.

¹¹ Voir Jakobson (1985a) : p. 186, et Jakobson (1973a) : p. 26 et 77.

¹² Voir Jakobson (1973a) : p. 13-14.

¹³ Dans « Verbal Communication », Jakobson mentionne ainsi également des « spéculations sur le don mystérieux des langues et sur le mystère de leur multiplicité » (Jakobson, 1973a : p. 77).

¹⁴ Voir, outre le passage du troisième cours cité ci-dessous, cette proposition de « De l'essence double du langage » (1891) : « Il me semble qu'on peut l'affirmer, en le proposant à l'attention [mot ill.] On ne se pénétrera jamais assez de l'essence purement négative, purement *différentielle*, de chacun des éléments du langage auxquels nous accordons précipitamment une existence : il n'y en a aucun, dans aucun ordre, qui possède cette existence supposée – quoique peut-être, je l'admets, nous soyons appelés à reconnaître que, sans cette fiction, l'esprit se trouverait littéralement

incapable de maîtriser une pareille somme de différences, où il n'y a nulle part à aucun moment un point de repère positif et ferme. » (Saussure, 2002a : p. 64-65).

¹⁵ Voir en outre dans « De l'essence double du langage » (1891) : « 1° les signes existants évoquent MÉCANIQUEMENT, par le simple fait de leur présence et de l'état toujours accidentel de leurs *différences* à chaque moment de la langue, un nombre égal non pas de concepts, mais de valeurs opposées pour notre esprit (tant générales que particulières, les unes appelées par exemple catégories grammaticales, les autres taxées de faits de synonymie, etc.) ; cette *opposition* de *valeurs* qui est un fait PUREMENT NEGATIF se transforme en fait positif, parce que chaque signe, en évoquant une antithèse avec l'ensemble des autres signes comparables à une époque quelconque, en commençant par les catégories générales et en finissant par les particulières, se trouve être délimité, *malgré nous*, dans sa valeur propre. » (Saussure, 2002 : p. 87-88).

¹⁶ Où, par ailleurs, Saussure affirme de nouveau (et comme dans le troisième cours ; cf. le passage cité dans ce qui suit) le caractère non immédiat de l'objet de la linguistique, dans des termes une fois encore extrêmement remarquables : « La linguistique n'est pas toute simple dans son principe, < dans sa méthode, > dans l'ensemble de ses recherches, parce que la langue ne l'est pas. Au premier abord c'est le contraire qui paraît, la langue nous paraît tout près de notre main ; peut-être est-elle trop près (= voile – Max Müller, = plutôt < (de Saussure) : > verre de la lunette par lequel et au travers duquel nous saisissons les autres objets). Il y a là une illusion. La langue offre les contrastes, les paradoxes les plus troublants à ceux qui veulent la saisir par un côté ou un autre. [...] »

Donc dans la langue il y a beaucoup d'aspects et souvent contradictoires. La langue ne peut se classer nulle part, pas d'objet qui lui soit comparable.

Pour prouver qu'il y a quelque chose de particulier, il suffit de considérer la linguistique depuis cinquante ans (elle-même sortie de la grammaire comparée de Bopp) : on est étonné des idées fantastiques, mythologiques des savants vers 1840 et 1860 sur la nature de l'objet de la linguistique. Il faut donc que cet objet ne soit pas si simple. » (Saussure, 1997 : p. 1).

¹⁷ Voir à cet égard ce commentaire de Dominique Lecourt : « Si la pensée scientifique est un processus dont le point de départ ni le point d'arrivée ne sont ce réel "supposé, déposé, ou projeté" dont ne peut se passer la philosophie, mais un réel toujours-déjà pensé, organisé, il est clair que l'erreur n'est plus un accident sur le parcours, mais un moment essentiel, nécessaire et moteur de la connaissance. Mais aussi : il n'y a pas d'instance éternelle qui puisse décider souverainement du vrai et du faux puisque la philosophie n'a plus ce privilège. Dès lors, l'erreur n'apparaîtra comme telle qu'après rectification dans un processus historique. Nous apercevons donc, au terme de cette polémique contre le Réalisme comme philosophie idéologique de la science ou comme idéologie scientifique fondamentale, qu'avec Gaston Bachelard l'histoire s'introduit dans l'épistémologie. » (Lecourt, 1969 : p. 43-44).

¹⁸ Saussure (1997) : p. 72-94.

¹⁹ En ouverture de laquelle Saussure évoque en effet « l'édifice que la science du langage est occupée à construire depuis soixante-dix ans » (Saussure, 2002 : p. 143).

²⁰ Voir Saussure & Constantin (2005) : p. 83-85.

²¹ Voir en outre notamment, dans les notes de Saussure, Saussure (2002) : p. 116, 204-205 et 213-214. Il s'agit alors plus généralement de toute la linguistique antérieure, que cristallisent les figures de Whitney, Schleicher et Max Müller.

²² A la différence de ce qui a lieu dans le deuxième cours, où l'histoire de la linguistique se situe plutôt vers la fin du cours, juste avant l'« Aperçu de la Linguistique indo-européenne comme introduction à la linguistique générale ».

²³ Néanmoins, les éditeurs n'utilisent pas à cet endroit les notes du premier cours dont il a été question ci-dessus. Les éléments du troisième cours auxquels ils se réfèrent se trouvent cependant dans le développement relatif à l'objet et aux tâches de la linguistique. Voir Saussure & Constantin (2005) : p. 85.

²⁴ Une première édition augmentée parut ensuite en 1983, puis une seconde en 1994.

²⁵ Il s'agit de l'édition augmentée d'*addenda*. La première édition des *Selected Writings I* date de 1962.

²⁶ Toutes nos citations ont été revues à la lumière des manuscrits. Pour ne pas alourdir ce texte, nous n'indiquons pas les modifications apportées.